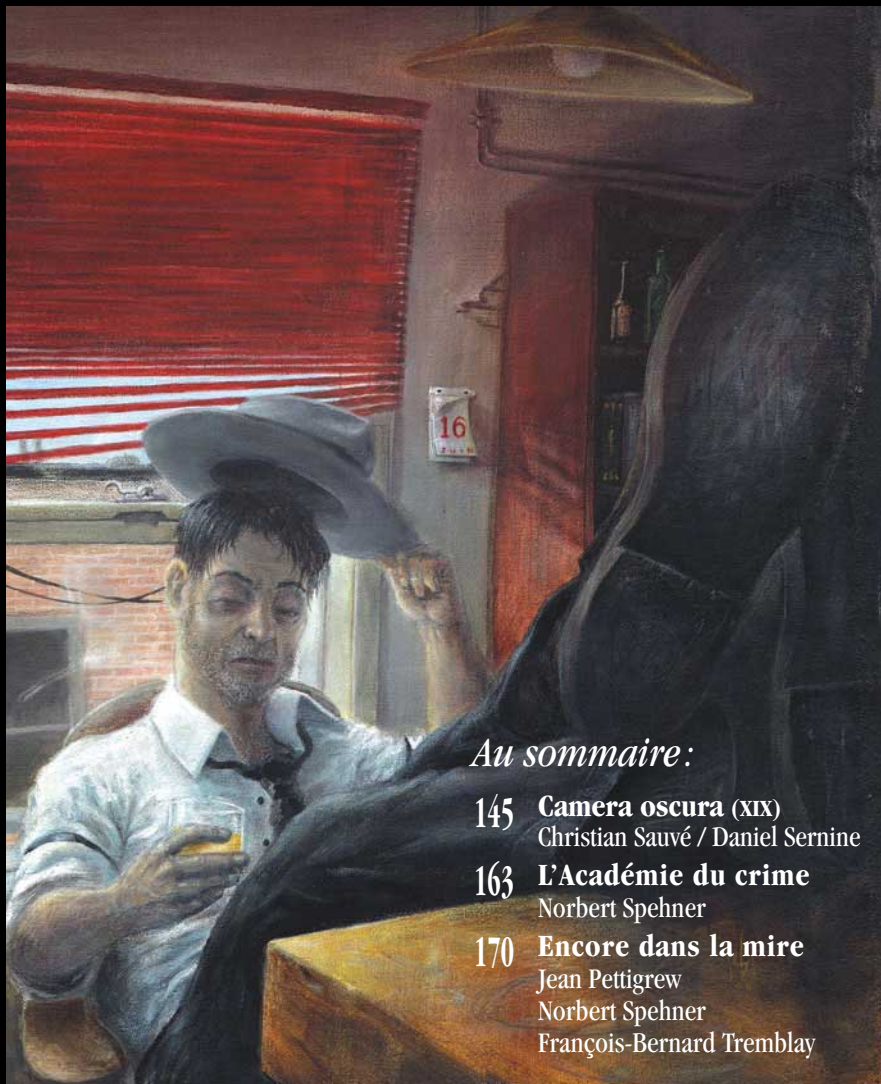


ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XIX)**
Christian Sauvé / Daniel Sernine
- 163 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 170 **Encore dans la mire**
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

N° 19

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 18 L'ANTHROPOLOGUE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec et Canada: 27 \$

États-Unis: 27 \$US

Europe (surface): 32

Europe (avion): 35

Autre (surface): 40 \$

Autre (avion): 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 19 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 19 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2006

© **Alibis et les auteurs**



Pour les Canadiens, le mois de mai est celui où l'on se hasarde à éteindre le chauffage. Mais pour Hollywood, c'est le début du bal estival, avec les sorties coup sur coup de **Mission : Impossible 3**, **Poseidon**, **The Da Vinci Code** et **X-Men 3**. Cette cohue n'est pas un accident, même s'il faut préciser qu'un facteur décidément non américain a influé sur les choses en 2006 : la Coupe du monde de football. Prévoyant l'évanouissement des assistances internationales dès le premier coup de sifflet du tournoi, les studios américains ont décidé de hâter les choses et de sortir leurs locomotives estivales un peu plus tôt. L'été hollywoodien étant déjà au tiers achevé, quel est le bilan ?

(Que ceux que cette avalanche de divertissement estival laisse sans enthousiasme se rassurent : Daniel Sernine s'est chargé d'explorer du matériel plus subtil !)

Le Code révélé

S'il existe un film qui n'a pas besoin de présentation, il s'agit bien de **The Da Vinci Code** [**Le Code Da Vinci**]. L'existence de cette adaptation ayant été rendue inévitable par les chiffres de vente phénoménaux du roman de Dan Brown, rares sont les lecteurs d'*Alibis* qui n'auront jamais entendu parler du livre. Mais l'équipe assemblée pour donner vie à la version cinéma du **Code** avait de quoi faire sourciller : était-ce une si bonne idée de demander à Ron Howard, Akiva Goldsman et Tom Hanks, trois hommes mieux connus pour des divertissements populaires sans audace, d'adapter un livre ayant suscité autant de controverse ? Comment l'écriture à la fois habile et maladroite de Dan Brown allait-elle être transposée à l'écran ? Quelles seraient les réactions des amateurs du roman d'origine ?

Le moins que l'on puisse dire après avoir vu le film, c'est que **The Da Vinci Code** fera école en matière d'adaptation,

surtout quand viendra le temps d'illustrer comment on peut rester fidèle au livre tout en ignorant son essence.

Oh ! les attentes les plus élémentaires sont satisfaites : les deux heures trente du film filent à un bon rythme, la réalisation est convenable et les grandes lignes de l'intrigue sont respectueusement suivies. Mais il est difficile de regarder **The Da Vinci Code**, que l'on connaisse le livre ou non, sans se demander pourquoi ce n'est pas un meilleur *film*. Goldsman et Howard sont restés fidèles à leur réputation en livrant une transposition qui ne tente rien de bien nouveau : à peine quelques revirements, un peu plus d'insistance sur certaines révélations et quelques détails pour humaniser les personnages. Le film est très, très bavard... Cela n'aide en rien : fidèle à l'œuvre originale, le protagoniste ne semble être sur place que pour raconter au compte-gouttes ce qui doit être révélé à l'héroïne et aux spectateurs. La passivité du héros était agaçante dans le livre, mais elle est encore plus évidente à l'écran, surtout quand Ian McKellen arrive en un coup de vent rafraîchissant.

À plusieurs égards, la version cinéma magnifie de nombreux défauts structurels du livre d'origine : le rôle ingrat des antagonistes (pour ne rien dire de leur sortie) ; la longue finale en queue de poisson ; les faibles rouages des poursuites. Drôle à dire, mais le film souffre de ne pas avoir été écrit par Brown. Celui-ci n'écrit pas particulièrement bien, mais la façon dont il termine ses chapitres, intègre ses



Photos : Columbia Pictures



détails aux dialogues et laisse ses lecteurs deviner les mystères ne trouve pas vraiment son égal au grand écran.

Bref, **The Da Vinci Code** est à la fois un succès et une déception : une adaptation relativement fidèle qui n'ose pas se débarrasser des tares de l'original, de peur de déplaire au large public qui a déjà fait le succès du livre.

Quand le réalisateur s'en mêle...

Certains réalisateurs sont, pour ne pas mâcher nos mots, des tâcherons. Dépourvus de style propre, ils se contentent de remplir la commande que leur passent les producteurs du film et livrent un produit convenable mais sans distinction. Inversement, il y a des réalisateurs qui parviennent à laisser leur marque sur tous leurs films, peu importe que le projet semble commercial ou non à l'origine.

Il y a quelques mois, les cinéphiles sont restés bouche bée en apprenant que Spike Lee allait réaliser un film à suspense. **Inside Man** [L'informateur], à première vue, n'a rien à voir avec les thèmes chers au réalisateur new-yorkais. Qu'est-ce qu'un cambriolage de banque a à voir avec les enjeux sociaux qui préoccupent habituellement Lee ?

La barre était placée haut, surtout considérant la qualité des acteurs réunis pour l'occasion : Clive Owen, Denzel Washington, Jodie Foster, Christopher Plummer et William Defoe ne sont certainement pas des inconnus. Une bonne distribution d'ensemble n'assure pas un film satisfaisant (voir **Lucky Number Slevin**, plus loin), mais elle améliore les chances que l'œuvre soit intéressante. Est-ce que Lee serait capable de marier le film à ses préoccupations, de bien utiliser ses acteurs et de livrer un solide divertissement sans se faire traiter de « vendu » par ses admirateurs ?

Heureusement, c'est le cas. Construit autour d'un scénario relativement solide, **Inside Man** démarre en trombe et ne relâche la tension qu'au milieu du troisième acte. Œuvrant à l'intérieur



Photo : Universal Pictures

du cadre familial des films de cambriolage, le scénariste Russell Gewirtz livre une intrigue peut-être pas dépourvue de failles, mais suffisamment astucieuse pour nous permettre d'en ignorer les aspects les plus invraisemblables.

Lee relève bien le défi offert par le scénario, y insérant à la fois ses tics de réalisateur et quelques scènes rejoignant ses thèmes favoris. **Inside Man** est un film qui ne pourrait avoir lieu qu'à New York tellement le déroulement de l'intrigue semble dépendre de la diversité de la ville. Dans une scène particulièrement amusante, les policiers jouent un enregistrement dans une langue étrangère aux badauds passant dans la rue, dans l'espoir qu'un d'entre eux puisse reconnaître la langue – un espoir rapidement comblé. D'autres détails ici et là donnent au film une patine de crédibilité que n'aurait pas réussi à insuffler un réalisateur plus conventionnel. Et c'est sans compter les techniques de réalisation si chères à Lee : le long plan latéral, le plan fixe d'un acteur en mouvement, la texture des scènes urbaines...

Pas de doute, **Inside Man** a de quoi surprendre et satisfaire. Si l'on peut se plaindre du relâchement de tension vers la fin du film et du manque de place accordée à certains rôles (Foster et Defoe ne sont guère plus que des personnages secondaires, alors que certains acteurs de soutien ont des scènes mémorables), cette première excursion de Spike Lee en territoire à suspense est non seulement une réussite, mais un exemple de ce que sont capables les studios hollywoodiens lorsqu'ils font confiance à de bonnes personnes-clés. Vivement d'autres films de genre menés par des réalisateurs d'expérience !

Des films tel **United 93** [United Vol 93], par exemple... Premier film sur les événements du 11 septembre 2001 à être diffusé à grande échelle, **United 93** a vu rapidement s'élever des protestations d'un segment du public américain. « Trop tôt », se sont exclamés certains, sans doute convaincus que le scénariste-réalisateur anglais Paul Greengrass allait profiter de l'occasion pour réaliser le film que tous redoutaient depuis cinq ans : la méga-production qui exploite la tragédie.

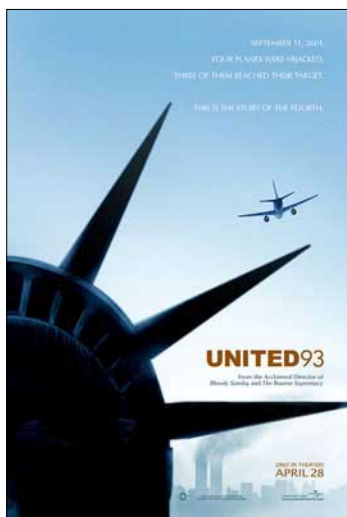
Mais c'est mal connaître la feuille de route de Greengrass, qui s'est spécialisé jusqu'ici en petits films intimistes accordant autant d'importance à la psychologie de ses personnages qu'à une approche de tournage quasi naturaliste. Même son plus grand succès, **The Bourne Supremacy**, avait adopté une approche aux anti-

podés de la recette Bruckheimer : caméra à l'épaule, cinématographie crue et dialogues à la limite de l'improvisation. Ces mêmes éléments sont à l'œuvre dans **United 93**, donnant au film une efficacité aussi respectueuse que saisissante.

Les quelques premières minutes donnent le ton sans toutefois tout dévoiler. C'est le matin du 11 septembre 2001 et pour plusieurs, c'est la routine : les contrôleurs du trafic aérien contemplent une autre journée chargée sur la côte est et l'équipage du vol 93 de Boston à Los Angeles s'active à embarquer les passagers. Puis, quelques minutes plus tard, tout commence à déraiper. Les contrôleurs pensent qu'un vol a été détourné (« La première fois depuis vingt ans ! »), tout s'emballe et nous assistons, dans un style quasi clinique, aux efforts des contrôleurs aériens pour comprendre ce qui se déroule.

La première heure d'**United 93** a assurément une saveur de documentaire, alors que nous sommes plongés dans une série de scènes qui ne cèdent jamais à l'envie hollywoodienne de nous expliquer ce qui se passe : on a l'impression d'assister à des pans de réalité, une impression renforcée par l'image drue et les dialogues qui se fondent les uns aux autres.

Puis, une fois que la réalité du film est solidement établie, l'action se déplace à l'intérieur du vol 93 et ne quitte plus l'intérieur de l'avion. Du techno-thriller un peu éparé du début, on passe à un suspense beaucoup plus intimiste alors que les passagers du quatrième avion doivent composer avec ce qu'ils savent et ce qu'ils peuvent encore faire. Malgré le fait qu'on sait déjà comment se terminera le film, ou peut-être parce que cette fin inévitable est tellement criante, **United 93** devient sans cesse plus intense. Il est facile de se laisser emporter par le caractère immédiat du film et de réfléchir à ce que l'on ferait en pareilles circonstances...



Le film a réduit plus d'un public américain aux larmes (y compris des salles de critiques blasés) et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi : la réalisation naturaliste qui avait tellement frustré dans **The Bourne Supremacy** se révèle ici une façon exemplaire d'aller chercher les spectateurs, peu importe leurs convictions politiques ou leur degré d'attachement aux événements. Si le film dévie un peu de la réalité (entre autres choses, les scènes finales du film ne correspondent pas aux conclusions de la commission d'enquête sur les événements), l'effet produit par ces écarts est extraordinaire, permettant à l'assistance un peu de *catharsis* sur des événements qui, cinq ans plus tard, hantent encore la psychologie américaine. Cinématographiquement, **United 93** s'avère une expérience unique, probablement insupportable pour certains et inoubliable pour d'autres. En attendant **World Trade Center** d'Oliver Stone, **United 93** est une tentative marquante d'aborder un sujet qui ne laisse toujours personne indifférent.

Désolé, mauvais numéro

À première vue, **Lucky Number Slevin** [Bonne chance Slevin !] s'annonce comme une comédie criminelle sympathique, librement inspirée de Tarantino et Guy Richie. Malgré un prologue un peu inconfortable, on sympathise avec le personnage de Josh Harnett, un quidam dont le périple à New York pour voir un ami devient sans cesse plus compliqué : tabassé, dévalisé, confondu avec un autre, menacé de mort à moins de collaborer avec deux clans criminels rivaux, notre protagoniste se voit mené d'une crise à une autre. Sa situation n'est cependant pas complètement désespérée... surtout lorsque la jolie voisine de palier (Lucy Liu) arrive pour lui emprunter un peu de sucre ! Mais il y a anguille sous roche.

Il y a trop d'ellipses, trop de coïncidences, trop de détails inexplicables pour ne pas attendre le retournement inévitable. Et quand ce retournement survient, c'est tout le film qui bascule : de comédie criminelle, **Lucky Number Slevin**



Photo : MGM / The Weinstein Company

devient un drame de vengeance où peu s'en tirent intacts. Le héros innocent ne l'est définitivement pas, et des liens inattendus sont graduellement révélés. La nature de l'intrigue change quand le sang et la vengeance commencent à couler. Lorsque le tout s'achève, toutes les ficelles sont bouclées, mais il ne reste plus grand-chose de l'impression initiale du film. Cela ne fait pas nécessairement de **Lucky Number Slevin** une mauvaise expérience, mais il faut savoir à quoi s'attendre avant de s'investir trop profondément avec des personnages trompeurs. Saluons tout de même au passage la brochette exceptionnelle d'acteurs qui rehaussent le film (Bruce Willis, Morgan Freeman, Ben Kingsley, Stanley Tucci, etc.), et restons à l'affût des prochains efforts du scénariste Jason Smilovic et du réalisateur Paul McGuigan, auquel on devait déjà un **Wicker Park** aussi trompeur.

Petit et grand écrans

Camera oscura se concentre presque exclusivement sur le cinéma et ignore le petit écran à ses propres risques... La télévision continue de progresser et elle est devenue petit à petit passablement habile dans les genres à suspense. Des séries telles *24*, *Alias*, *CSI*, *Lost*, *Prison Break* et autres démontrent qu'avec des budgets décents, des effets spéciaux numériques et de bons scénaristes, le petit écran peut fort bien rivaliser avec le cinéma, voire même le surclasser pour développer des intrigues d'une bonne longueur. La barrière autrefois étanche entre les deux médias s'effrite peu à peu : des vedettes du cinéma connaissent du succès à la télévision et des artisans de la télévision se retrouvent aux commandes de films à grand budget.

C'est ce qui s'est passé quand on a finalement voulu sortir la franchise **Mission : Impossible** des boules à mite. Après plusieurs faux départs, c'est le travail de J. J. Abrams sur *Alias* qui a attiré l'œil de Tom Cruise en tant que producteur de la série. Quelques mois plus tard, le résultat est sur nos écrans : **Mission : Impossible 3** [v.f.], un film dont les emprunts à l'œuvre d'Abrams sont aussi évidents qu'intéressants.

Chaque volet d'**Impossible** a sa propre atmosphère, et c'est celle du troisième épisode qui s'approche le plus de la série télévisée à l'origine de tout : si Ethan Hunt (Tom Cruise) reste assurément la grande vedette du film, le voilà maintenant revenu au sein d'une équipe d'espions tout aussi compétents que lui. Ce premier emprunt à la série télévisée est accompagné d'un écho

tout à fait calqué sur *Alias* : l'interaction entre la vie professionnelle et privée de l'agent Hunt, qui est tout juste sur le point de se marier. Vous n'aurez pas à vous demander longtemps si la pauvre épouse souffrira aux mains de l'antagoniste : le film commence par une scène électrisante où elle se retrouve du mauvais côté d'une arme automatique et d'un décompte fatal... Puis, c'est le retour en arrière pour voir comment on en est arrivé là.



Photos : Paramount Pictures



Il n'y a pas à dire, **Mission : Impossible 3** prend des risques et redouble d'audace. Si les ingrédients utilisés ont tous été vus ailleurs, c'est leur agencement et l'assurance de la réalisation qui font en sorte que le film fonctionne si bien. Abrams manie son film de 150 millions de dollars avec une aisance surprenante, ne ratant aucun truc pour rendre ses scènes encore plus vives. Le film vogue allègrement d'un continent à l'autre et ne rechigne pas à se servir d'un « véritable acteur » (Philip Seymour Hoffman, récemment couronné d'un Oscar pour

Capote) pour incarner un vilain tout à fait vicieux. Même ce qui devrait être familier est réalisé de manière intéressante : une séquence d'action située sur le pont de la baie Chesapeake réussit à créer un suspense impeccable malgré un air de déjà-vu

à la **True Lies**. L'énergie ne manque pas, compensant pour des retournements improbables et des raccourcis souvent plus débiles que logiques. Si Abrams a conservé un tic de la télévision, c'est de ne jamais hésiter à sacrifier la plausibilité aux dépens du rythme... mais on a déjà vu bien pire, à commencer par **Mission : Impossible 2**.

En somme, un coup d'adrénaline pour cette série que l'on croyait terminée. Reste à attendre la suite !

Mais si la télévision rehausse, elle peut aussi émousser : un film comme **The Sentinel** [**La Sentinelle**] aurait pu paraître frais et intéressant il y a une quinzaine d'années, mais sa sortie au printemps 2006 en fait plutôt un thriller pour la télévision, une affirmation peu flatteuse que le générique ne fait rien pour masquer.

C'est que deux des trois rôles principaux du film sont interprétés par des vedettes du petit écran. Dans une intrigue où deux agents du service secret doivent traquer leur mentor fugitif avant l'assassinat du président, on ne voit plus seulement Keifer Sutherland et Eva Longoria à la poursuite de Michael Douglas, on voit aussi Jack Bauer (24) et Gabrielle Solis (*Desperate Housewives*) dans un film qui n'est pas beaucoup plus raffiné que leurs séries télévisées respectives. La comparaison avec 24 est particulièrement affligeante pour le film : si la série télévisée a fait de l'intensité sa marque de commerce, on ne peut pas en dire autant du film, qui semble tout à fait convenu dans un monde où l'assassinat d'un président ne paraît pas être qu'un scénario hypothétique.



Bref, **The Sentinel** ne fait pas le poids, et ce, même s'il s'agit d'un film autrement convenable. Le regard sur l'entourage de protection qui accompagne le président est fascinant (surtout avant que s'amorce l'intrigue), tout comme la finale explicitement située à l'hôtel de ville de Toronto. Les acteurs s'en tirent relativement bien, à l'exception d'Eva Longoria qui n'apporte guère plus qu'un joli visage à un rôle qui demandait plus de fermeté. Le reste est adéquat, même si le réalisateur Clark Johnson ne réussit pas à s'approcher de l'énergie qu'il avait réussi à insuffler à **SWAT**.

On dira, finalement, que la télévision s'est emparée d'une bonne partie des atouts du film. Ce qui finit par nous en apprendre un peu plus sur la place qu'occupent le petit et le grand écrans dans les choix de divertissement d'aujourd'hui. Et si ceux

qui se plaignaient de la surenchère des grands budgets avaient tort ? Et si, dans une bataille où le petit écran devient sans cesse plus ambitieux, il ne restait au cinéma populaire *que* le spectacle à grand déploiement ?

Les films que personne ne voulait voir

Notre lancée sur la compétition entre le petit et le grand écrans n'est pas étrangère au surplus de suites, de *remakes*, d'adaptations et autres *high concepts* qui semblent composer la diète du cinéophile à suspense. Quand les coûts de production moyens d'un film se chiffrent près du quarante millions de dollars américains, il n'est pas donné aux studios de produire n'importe quoi. Avant d'accorder le financement, il faut savoir une chose : est-ce que le projet risque de faire de l'argent ?

D'où l'intérêt pour les valeurs sûres et les concepts ayant déjà fait leurs preuves ailleurs. Peu importe la qualité du produit original, si un groupe d'amateurs est susceptible d'acheter des billets de cinéma, il sera ciblé par un *remake*, une adaptation, une suite ou une œuvre profitant d'une propriété intellectuelle existante.

C'est sans doute ce type de logique qui a poussé deux studios à autoriser des films tels **Poseidon** [Le Poséidon] et **Basic Instinct 2** [v.f.]. Le premier **Poseidon Adventure** n'avait-il pas fini bon deuxième au box-office cumulatif de 1972 ? **Basic Instinct** n'avait-il pas lancé la carrière de Sharon Stone en 1992 ? Personne, évidemment, n'a voulu questionner le bon sens de refaire un film catastrophe vieux de trente-cinq ans, pas plus que personne ne s'est demandé si Sharon Stone avait encore plus qu'une demi-douzaine de fans. Toujours est-il que, des millions de dollars plus tard, les assistances ont eu l'occasion de revoir le Poseidon se faire renverser et Sharon Stone reprendre le rôle d'une auteure psychopathe.

Mais les spectateurs ont préféré rester chez eux... Warner Brothers s'est fait lessiver par l'indifférence qui a accueilli **Poseidon** et Sharon Stone ne redeviendra pas une star grâce aux ventes anémiques des billets de **Basic Instinct 2**. Mais est-ce vraiment une surprise ? Qui, après tout, voulait voir ces films ?

Le premier problème de **Poseidon**, c'est que le film commence par sa scène la plus spectaculaire. Autant on voudra féliciter les artisans d'ILM pour la prouesse numérique de la vague gigantesque qui renverse le paquebot (entre autres effets spéciaux époustouffants, dont une longue séquence d'ouverture entièrement

numérisée), autant, il faut l'avouer, le reste du film manque de mordant après un tel cataclysme. La structure épisodique de l'intrigue subséquente n'aide pas, alors que les personnages naviguent d'un endroit à l'autre, affrontant de nouveaux obstacles à chaque étape pour tout recommencer quelques minutes plus tard : laver, rincer, répéter. Et c'est sans compter l'écriture paresseuse de cette nouvelle version, qui rogne tout ce qui avait fait la distinction de l'original au profit de personnages à la fois redondants et ordinaires. Si un des plaisirs des films catastrophe est de deviner qui va mourir et qui va survivre, **Poseidon** rend



Photos : Warner Bros



la tâche trop prévisible. Les clichés abondent et, si le film a occasionnellement des moments efficaces (on pensera à la claustrophobie du passage à travers les conduits de ventilation inondés), l'expérience est celle d'une montagne russe, pas d'un film narrativement intéressant. À voir lors d'une chaude nuit d'été... seulement s'il n'est pas possible d'aller faire un tour à la piscine !

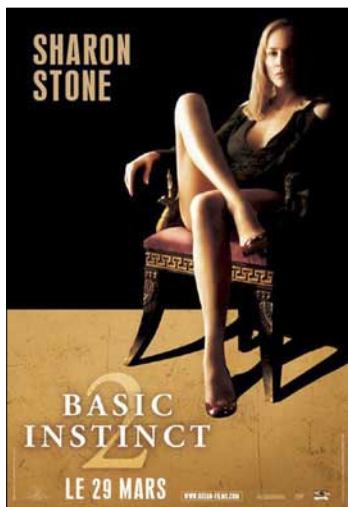
Poseidon a l'allure d'un pétard mouillé... ce qui s'applique également à **Basic Instinct 2**. Reprise sans vie du thriller de 1992, cette suite a tout le charme défaillant d'un film destiné aux tablettes du vidéoclub. Thriller « érotique » plus ridicule qu'émoustillant, **Basic Instinct 2** renoue avec le personnage de Catherine Tramell, quinze ans plus tard, à Londres, alors qu'elle se retrouve de nouveau impliquée dans une sombre histoire criminelle. L'auteure n'a guère changé ses habitudes depuis San Francisco, et elle semble tout à fait ravie d'être accusée du meurtre de son ex-petit ami. C'est le psychologue Michael Glass (David Morrissey) qui se voit chargé d'évaluer l'équilibre mental de l'accusée. Il est relativement prompt à diagnostiquer l'« attirance au risque » de l'auteure, puis – démontrant pourquoi il est sans doute le psychologue le moins compétent de la grande région londonienne – tout aussi prompt à s'amouracher de la dangereuse

Tramell. Alors que ses connaissances et amies commencent à tomber comme des mouches, le doute s'installe dans l'esprit du fin docteur Glass : Tramell serait-elle vraiment à l'origine de toutes ces morts suspectes ?

Qu'en pensez-vous ?

S'il y a un petit plaisir à **Basic Instinct 2**, c'est le côté tout à fait *trash* du scénario qui, sans s'approcher de la folie délicate de l'original de Joe Eszterhas, donne un velours coupable à une intrigue tout à fait invraisemblable. Hélas, c'est un plaisir bien passager qui laisse rapidement place à l'exaspération croissante devant un héros insipide qui prend des décisions tout à fait inexplicables. Sharon Stone fait de son mieux pour parader le plus souvent possible en tenue d'Eve, mais elle ne récolte pas les résultats escomptés : ses chirurgiens esthétiques seront très fiers de leur travail, mais le reste des spectateurs murmurerait sans doute : « *Oh, Sharon, tu essaies un peu trop fort...* »

Bref, attendez la télédiffusion au réseau Quatre Saisons.



Where the Truth Lies

Il est regrettable que la notoriété de ce film du Canadien Atom Egoyan ait découlé moins de son exceptionnelle qualité que de la controverse autour de sa cote aux États-Unis. Pour expédier cette dernière question, disons que seule « l'Amérique de droite » pouvait s'indigner des quelques scènes de baise que recèle **Where the Truth Lies** ; on ne s'en surprend hélas pas.

En 1972, la jeune journaliste Karen O'Connor, interprétée par Alison Lohman, enquête sur la fin abrupte de la carrière d'un tandem comique, « Lanny and Morris », au lendemain d'un grand téléthon contre la polio en 1957. Interprétés par Kevin Bacon et Colin Firth, les vedettes du music-hall avaient été mêlées malgré elles à un drame sordide : une jeune femme de chambre avait été trouvée noyée, apparemment victime d'une surdose, dans la baignoire de la suite d'hôtel où ils devaient séjourner au New Jersey, mais ils détenaient d'excellents alibis,

étant demeurés en vue du public et des médias durant toute la fin de semaine du téléthon floridien.

Deux livres concurrents sont susceptibles d'éclairer le mystère : une autobiographie de Lanny Morris, destinée à n'être publiée qu'après la mort du duo, mais dont les premiers chapitres parviennent pièce par pièce à Karen, et le livre qu'elle-même doit rédiger à partir des entrevues exclusives accordées – pour un million de dollars – par Vince Collins. Le hasard fait que la journaliste rencontre séparément les deux membres du tandem, à l'insu l'un de l'autre. Elle couchera avec Lanny, un playboy invétéré, et devinera sans trop de peine que Morris est bisexuel – qu'il a même été amoureux de son partenaire, à l'époque.

Comme d'autres films d'Egoyan, celui-ci est admirablement assemblé, un peu comme un treillis à claire-voie, dont on tenterait de deviner – dans la constante lumière du soleil – quelle latte passe devant l'autre, laquelle passe derrière, et quel élément est lié à quel autre. Tout ceci à travers un jeu de points de vue où certaines scènes seront montrées une deuxième fois avec une narration différente. « Which was the real Lanny? », se demande la jeune journaliste vers le début de sa démarche, tant il y a d'écart entre l'image que projetaient les humoristes-chanteurs et la vraie nature que dévoilent leurs confidences. (Le double-sens du titre, en anglais, ne doit évidemment rien au hasard.) La femme de chambre s'avérera tout sauf ingénue, idem pour une certaine Alice au Pays des Merveilles, un certain valet, un certain chef de police ; même Karen ment sur sa propre



Photos : Think Film



identité... Seul le mafioso qui comble Lanny et Morris de présents et de contrats lucratifs, afin de profiter de leur célébrité, est exactement ce qu'il semble être.

Le scénario, qui force l'admiration, est signé Egoyan, d'après un roman de Rupert Holmes. On reconnaît certains motifs chers à Egoyan, dont le cliché de l'écolière ingénue et la thématique des relations père-fille (toutefois reléguée aux scènes laissées de côté lors du montage). À propos de ces scènes en prime sur le DVD, n'omettez sous aucun prétexte de les regarder : certaines éclairent si bien l'intrigue qu'on se demande comment Egoyan a pu se résoudre à les couper (d'autant qu'elles sont plutôt brèves et n'auraient ajouté que cinq minutes à la durée du film).

Le directeur photo, le Canadien Paul Sarossy, a travaillé avec Egoyan (entre autres) sur **The Sweet Hereafter**, **Felicia's Journey** et **Exotica**. La netteté et l'ambiance claire du film lui doivent évidemment beaucoup, établissant une contrepartie optique à la méticulosité de l'intrigue, ce qui n'empêche pas l'histoire d'être poignante lorsque se dessinent les véritables motifs du meurtre. La musique du prolifique Mychael Danna (un Canadien lui aussi) ajoute des moments hitchcockiens à l'ensemble. *[Daniel Sernine]*

The Proposition

Voir un western australien est une expérience relativement rare, que je ne qualifierais toutefois pas de rafraîchissante. En effet, **The Proposition** secoue son spectateur : intensité des émotions dans un film au déroulement lent, mais sans temps mort. Dès le générique d'ouverture, qui propose des photos d'archive attestant la dureté de la vie au dix-neuvième siècle, on soupçonne que **The Proposition** tracera sans complaisance le portrait d'une société rude, à la loi brutale et lacunaire, et par ailleurs quasi génocidaire (tout comme l'Ouest américain, en somme).

Vers le milieu du XIX^e siècle, deux des frères Burns sont capturés après le massacre particulièrement odieux d'une famille de fermiers. Le capitaine Stanley fait une proposition à Charlie (incarné par Guy Pearce) : le cadet Mikey, un simple d'esprit, échappera à la pendaison si Charlie rapporte la tête de leur aîné, Arthur, au plus tard à Noël. Tout ceci dans une contrée où les Aborigènes (du moins ceux qui ne sont pas au service des Britanniques) se font capturer, massacrer, ou se livrent à leur tour à

des massacres de Blancs isolés. C'est ainsi que Charlie parvient, gravement blessé, à l'étroit canyon où son truand de frère se terre avec une femme, un sous-fifre doué pour le chant, et un Aborigène. Après avoir réglé son compte à un volubile chasseur de primes (John Hurt, excellent), Charlie et Arthur regagnent le patelin où, entre-temps, le capitaine Stanley a dû consentir à la flagellation publique du cadet Burns. Stanley a en effet sa part d'ennuis, entre l'alcool, ses subordonnés indisciplinés, son inflexible supérieur civil et sa propre épouse qu'il veut protéger en la tenant dans l'ignorance. L'affaire finira mal pour la plupart des acteurs de ce drame à l'étuvée.

La chaleur implacable, ainsi que les mouches, sont en effet omniprésentes dans ce western scénarisé et dialogué par Nick Cave, leader du groupe Bad Seed, qui signe aussi la trame sonore, appliquée avec mesure mais ne passant jamais inaperçue en ajoutant au malaise général. Certaines scènes avec les Aborigènes flirtent carrément avec le surréalisme, mais

on laisse entièrement de côté le mysticisme lié à certains sites australiens et aux croyances ancestrales. Les rudes paysages, d'ailleurs, n'ont rien de touristique mais parviennent quand même à dégager une impression d'exotisme.

Guy Pearce, presque aussi émacié que Christian Bale dans **The Mechanic**, n'est pas ici à son meilleur, son laconisme confinant au mutisme et son registre de jeu se trouvant limité par le rôle somme toute passif qui lui est généralement prêté (on ne



Photos : First Look

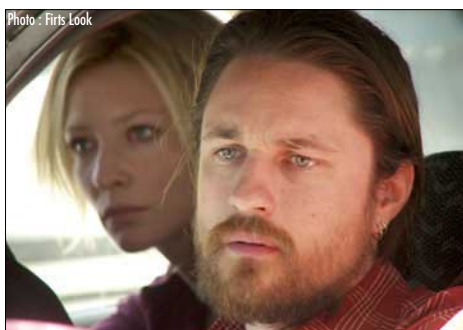


saura jamais, par exemple, s'il comptait vraiment exécuter sa part de l'entente). Ray Winstone, dans le rôle ambigu du capitaine, s'avère plus intéressant, tout comme Emily Watson dans celui de son épouse tentant vaillamment de maintenir une normalité bourgeoise, à l'approche de Noël, dans ce bled de frontière écrasé sous un soleil impitoyable.

Je ne saurais trop vous recommander d'accepter cette **Proposition**, à moins que vous préfériez les œuvres où bons et méchants sont clairement identifiés, et où le triomphe des premiers sur les seconds est assuré. [*Daniel Sernine*]

Petit poisson compliqué

Kate Blanchett, au sommet de son art, à cent lieues de Galadriel ou d'Elizabeth première, incarne Tracy, une femme de peut-être trente-cinq ans, *ex-junkie*, « propre » depuis quelques années. Elle tente désespérément (c'est le mot) d'obtenir un prêt pour se lancer en affaires et pour devenir la partenaire du propriétaire du vidéoclub où elle travaille comme gérante ; incapable d'avouer ses difficultés, elle l'a d'ailleurs assuré que l'emprunt était conclu. Sa courageuse mère Janelle, qui a vécu sa part de drames, n'a que sa sollicitude à lui offrir. Le reste de l'entourage de Tracy, en revanche, s'accroche à elle pour l'engloutir à nouveau. Les banques lui refusent tout crédit ; son frère Ray, unijambiste à la suite d'un grave accident, veut élargir son petit commerce de drogue ; son ex-amoureux asiatique Johnnie, revenu de quatre ans d'exil, se dit courtier en valeurs mais est resté trafiquant. Et il y a le vieux *junkie* Lionel, brillamment interprété par Hugo Weaving, lui aussi à cent lieues d'Elrond et de l'agent Smith. Ex-vedette de rugby, en vaine tentative de désintoxication, il en est réduit à vendre ses médailles et ses maillots pour financer sa rechute dans l'héroïne. Il est un « ami de la famille » ayant jadis pris sous son aile une Janelle divorcée et ses deux enfants en bas âge mais, plus tard, c'est lui qui les a initiés au triste monde de la drogue... Pour compliquer le tableau,



Lionel est amoureux de son ancien *pusher* Brad, interprété par Sam Neill, qui prend justement sa retraite et, de toute façon, préfère les jeunes hommes. Brad est en train de se rendre compte que son chauffeur faisait des affaires en son nom et dans son dos depuis des années ; ceci nous ramène à Ray et Johnnie...

Seul un deuxième visionnement de **Little Fish** m'a permis de formuler un résumé aussi clair. Les dialogues, hélas marmonnés ou murmurés une partie du temps, n'aident guère la première fois qu'on voit le film. Lequel est excellent et repose en bonne partie sur le jeu de Kate Blanchett, dans le rôle d'une femme solide mais acculée au mur à mesure que les options se ferment devant elle et que les circonstances la poussent à remettre le doigt dans l'engrenage du trafic. Le pathétique Lionel, qu'elle aime comme un vieil ami, la persuade même d'aller sur la rue lui acheter sa dose. Incertaine de ses propres sentiments envers son bel ex-amoureux, elle se résout à coucher avec lui dans l'intention de lui emprunter le comptant nécessaire à son projet. Une angoisse agitée, un sourd désespoir, des regards traqués et des yeux rouges de larmes contenues figurent au registre des émotions déployées par Blanchett dans un rôle qui lui a valu l'équivalent australien des Oscars.

Le réalisateur, Rowan Woods, est un Australien dans la quarantaine, qui a surtout à son crédit des séries télévisées, entre autres **Farscape**, mais aussi des téléseries *mainstream*. Sa scénariste, Jacqueline Perske, vient du même horizon. À eux deux, ils ont accouché d'un film dense, au rythme posé, impitoyable sans être glauque (la majorité de l'intrigue se passe de jour, au soleil ou dans des intérieurs ensoleillés, jamais sordides). Les scènes de piscine (la nage sert d'exercice et de refuge à Tracy) ponctuent doucement un film au cadrage serré, capté par une caméra très mobile, accompagné par une musique discrète mais certes pas ordinaire.

Photo : Firts Look



J'ignore s'il existe une version française. Le DVD que j'ai loué, pourtant à la Boîte Noire, ne comportait ni doublage ni sous-titres. Surveillez ce détail si votre maîtrise de l'anglais n'est pas parfaite. *[Daniel Sernine]*

Bientôt à l'affiche

Comme d'habitude, l'été semble mince pour les amateurs de cinéma à suspense, alors que Hollywood tourne son regard vers les enfants et les familles en vacances. Reste que mince ne veut pas dire vide ! Comptons d'abord sur **World Trade Center** d'Oliver Stone, un film à suspense au sujet de deux pompiers coincés dans les décombres des tours effondrées. Quant à Michael Mann, le réalisateur retournera à ses sources avec un *remake* grand écran de sa série télévisée **Miami Vice**.

Autrement, il faudra peut-être se rabattre sur les films étrangers. L'été 2006 verra des sorties américaines pour **Fearless** (Chine), **Typhoon** (Corée du Sud) et **Banlieue 13** (France)... sans compter les délires automobiles japonais de **The Fast And The Furious : Tokyo Drift**.

Mais trêve de prétentions : il est évident que *le* film que tous attendent n'est rien de moins que le retour au grand écran de Samuel L. Jackson dans un titre à la prémisse aussi élégante qu'éloquente : **Snakes on a Plane**.

En attendant, bon cinéma !

162

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.

L'Académie du crime

NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

AVRANE, Patrick
Sherlock Holmes & Cie : détectives freudiens
Paris, L. Audibert, 2005, 216 pages.

BETZ, Phyllis
Lesbian Detective Fiction: Woman as Author, Subjects and Reader
Jefferson (NC), McFarland, 2006, 208 pages.

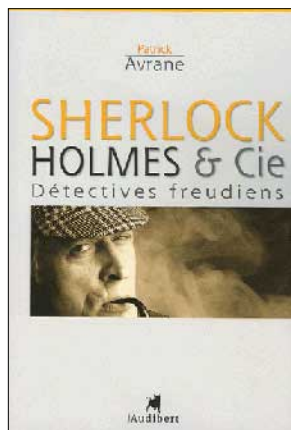
BREU, Christophe
Hard-Boiled Masculinities
Minneapolis, University of Minnesota Press, 2005, 245 pages.

BRUNSDALE, Mitzi
Gumshoes: A Dictionary of Fictional Detectives
Westport (Conn.), Greenwood Press, 2006, 472 pages.

Ce « dictionnaire » présente 150 personnages de la littérature policière.

BUSSI, Michel (dir)
Arsène Lupin, gentleman normand
Dossier paru dans *Études normandes*, n° 1, 2006.

Avec des textes de Florence Boesflug-Leblanc, Michel Bussi, Jacques Derouard, Jean-Pierre



Thomas, Lionel Acher, Patrick Gueulle, Catherine Marie, Cécile Anne-Sibout.
<http://www.normandie.fr/etudes.normandes>

CAMPBELL, Mark

Agatha Christie

Harpden (UK), Pocket Essentials, 2006, 160 pages.

Nouvelle édition.

CHANCELLOR, Henry

James Bond, The Man and His World: The Official Companion to Ian Fleming's Creation
 London, John Murray, 2005, 256 pages.

À partir d'archives et de documents inédits, une histoire culturelle du phénomène James Bond depuis 1953, date de la publication de *Casino Royale*.

CRAIG-ODDERS, Renée W., Jacky COLLINS & Glen S. CLOSE (eds.)

Hispanic and Luso-Brazilian Detective Fiction: Essays on the género negro Tradition

Jefferson (NC), McFarland, 2006, 236 pages.

Recueil de onze essais traitant du polar espagnol, portugais et d'Amérique latine.

COX, Simon

Les Illuminati décryptés: Anges ou démons? – Le guide non autorisé

Paris, France Loisirs, 2005, 199 pages.

EAMES, Andrew

The 8:55 to Baghdad: from London to Iraq on the Trail of Agatha Christie and The Orient Express

Woodstock (NY), Overlook Press, 2005,

Ce livre combine la biographie d'Agatha Christie avec le récit de voyage et l'histoire ancienne.

FORD, Jean Otto

Forensics in American Culture: Obsessed with Crime

Philadelphia, Mason Crest Publishers, 2006, 112 pages.

GARDAPHE, Fred L.

From Wise Guys to Wise Men: The Gangster and Italian American Masculinities

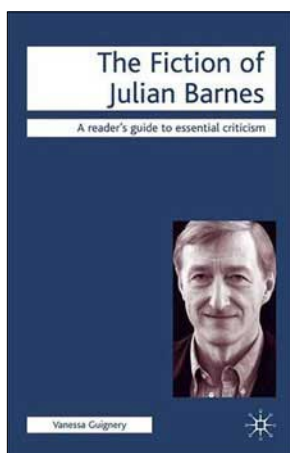
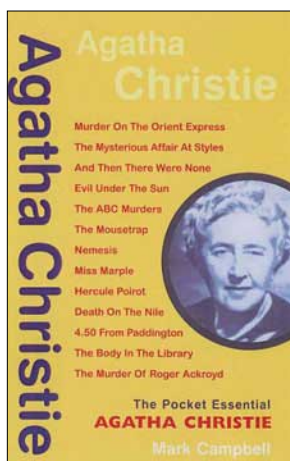
New York, Routledge, 2006, xix, 244 pages.

GUIGNERY, Vanessa

Fiction of Julian Barnes

New York, Palgrave Macmillan, 2006, 176 pages.

Julian Barnes écrit des romans policiers sous le pseudonyme de Dan Kavanagh.



HART, Christopher

Drawing Crime Noir for Comics and Graphic Novels

New York, Watson-Guptill Publications, 2006, 144 pages.

HOUDE, Claude

Les Mensonges du Da Vinci Code

Longueuil, Ministère Parole d'Espoir, 2006.

En collaboration avec Stéphanie Reader-Poirier et Denis Morissette.

JORET, Philippe

Le Da Vinci Code et Jésus: les questions posées

Montpellier, P. Joret, 2006, 82 pages.

KUNGL, Carla T.

Creating the Fictional Female Detective: The Sleuth Heroines of British Women Writers, 1890-1940

Jefferson (NC), McFarland, 2006, 224 pages.

MARTEL, Jacinthe & Jean-Christian PLEAU (dirs.)

Hubert Aquin en revue

Québec, Presses de l'Université du Québec (De vives voix), 2006, 200 pages.

MICHAUD, Jean-Paul

Le Jésus du Da Vinci Code: fiction, réalité historique et foi

Ville Saint-Laurent, Fidès, 2006.

Un autre délire catholique bien intentionné!

MILLER, Quentin D. (ed.)

Prose and Cons: Essays on Prison Literature in the United States

Jefferson, McFarland, 2006, 288 pages.

Quatorze essais sur ce qui n'est pas nécessairement de la littérature d'évasion.

MOORE, Lewis D.

Cracking the Hard-Boiled Detective: A Critical History from the 1920s to the Present

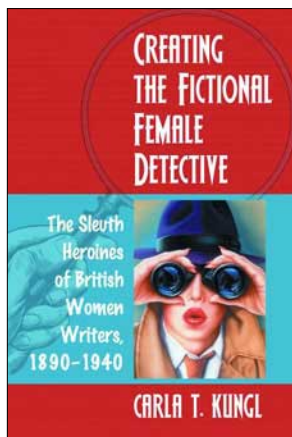
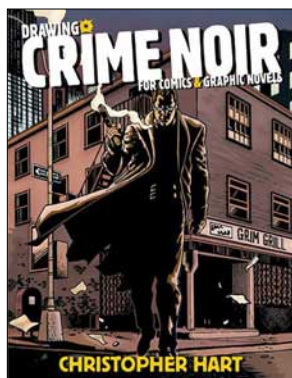
Jefferson (N.C.), McFarland, 2006, 306 pages.

De Carroll John Daly, Dashiell Hammett, Raymond Chandler à Liza Cody, Sue Grafton et quelques autres.

NEU, Stephanie

Carlo Lucarelli. Farben des Kriminalromans: Giallo, Nero, Blu

Frankfurt, Peter Lang, 2006, 300 pages.



PALUMBO, Ornella

L'Incantesimo di Camilleri

Torino (Turin), Riuniti, 2005, 134 pages.

PAUL, Jennifer & Christopher Caldwell

Fodor's Guide to The Da Vinci Code

New York, Random House (Fodor Guides), 2006, 256 pages.

Sur les traces du best-seller de Dan Brown : un guide touristique ! Un autre livre-gadget ! Un autre attrape-couillon !

ROGAK, Lisa

L'Homme derrière le Da Vinci Code

Paris, Michel Lafon, 2006, 183 pages.

Éd. or. : ***The Man Behind the Da Vinci Code***, 2005.

Commentaire avisé de Sonia Sarfati, dans *La Presse* : « Dire qu'on a tué des arbres pour impressionner ça ! ». Aucun intérêt.

SCHWARTZ, Hans-Peter

Phantastische Wirklichkeit. Das 20 Jahrhundert im Spiegel des Polit-Thrillers

Stuttgart, DVA, 2006, 343 pages.

Le XX^e siècle tel que perçu dans les thrillers d'espionnage et de politique-fiction d'Erskine Childers, John Buchan, Eric Ambler, Graham Greene, Helen MacInnes, Ian Fleming, John Le Carré, Paul E. Erdman, Colin Forbes, Frederick Forsyth, Clive Cussler, Robert Ludlum et Tom Clancy.

SESBOÜÉ, Bernard

Le Da Vinci Code expliqué à ses lecteurs

Paris, Le Seuil, 2006, 128 pages.

Ce théologien jésuite nous affirme, dans ce livre inutile (un de plus), qu'il ne s'est rien passé entre Jésus et Marie-Madeleine. Quel dommage !

UTHMAN, Jörg von

Killer, Krimis, Kommissare. Kleine Kulturgeschichte des Mordes

Wien, Becksche Reihe, 2006, 293 pages.

Histoire culturelle du « krimi » (polar) en littérature et au cinéma.

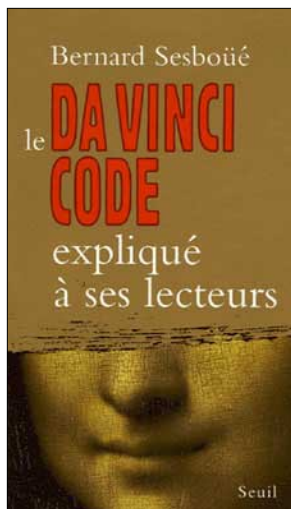
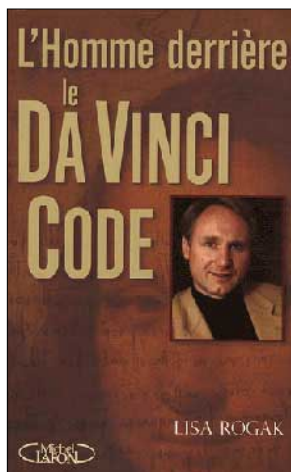
VERLINDE, Jean-Marie

Les Impostures antichrétiennes. Des apocryphes au Da Vinci Code

Paris, Presses de la Renaissance, 2006, 442 pages.

WARDEN, Rob

Wilkie Collins' The Dead Alive: The Novel, The Case, and Wrongful Convictions



Evanston (Ill.), Northwestern University Press, 2005, xi, 178 pages.

Préface de Scott Turow.

CINÉMA & TÉLÉVISION

AAKER, Everett

Encyclopedia of Early Television Crime Fighters : All Regular Cast Members in American Crime and Mystery Series 1948-1959

Jefferson (NC), McFarland, 2006, 896 pages.

BIBLIOTHÈQUE DU FILM

Le Film noir américain : repères et ressources
Paris, BiFi, 2005, 199 pages.

Introduction par Marc Vernet, essayiste et théoricien du cinéma.

BOYD, David & R. Barton PALMER (eds.)

After Hitchcock : Influence, Imitation and Intertextuality

Austin (TX), University of Texas Press, 2006, 316 pages.

Treize essais inédits sur l'influence et l'héritage d'Alfred Hitchcock sur le cinéma en général, mais aussi le film policier, les thrillers modernes, le *Giallo* italien et le cinéma dit d'horreur.

CABALLERO, Rufo

Un hombre solo y una calle oscura : los roles de genero en el cine negro

La Havane, Unions, 2005, 166 pages. Illust.

Sur le film noir.

CRAWLEY, Melissa

Mr Sorkin Goes to Washington : Shaping the President on Television's The West Wing

Jefferson (NC), McFarland, 2006, 232 pages.

DUNCAN, Paul

Film noir

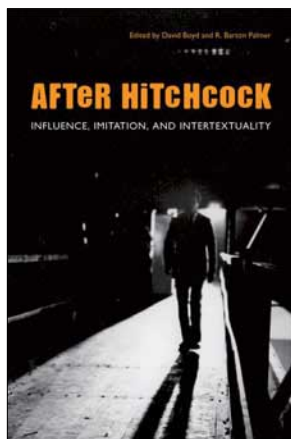
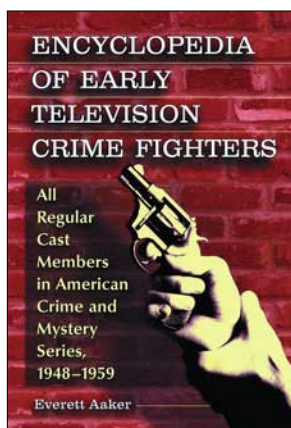
Harpenden (UK), Pocket Essentials, 94 pages.

Deuxième édition de cette introduction concise, mais précise, à l'univers du film noir et à ses classiques.

ERDMANN, Terry J. & Paula M. Block

Monk : The Official Episode Guide

New York, St. Martin's Griffin, 2006, 224 pages.



GAUTHIER, Patrice & Francis LACASSIN
Louis Feuillade, maître du cinéma populaire
 Paris, Gallimard (Découvertes), 2006, 127 pages.

GOLDMAN, Akiva (ed.)
Da Vinci Code, le scénario illustré
 Paris, JC Lattès, 2006, 208 pages.
 Avec 200 photos.

GRESH, Lois H.
The Science of James Bond: from Bullets to Bowler Hats to Boat Jumps
 Hoboken (N.J.), J. Wiley & Sons, 2006, 224 pages.
 Ouvrage sous-titré *The Real Techniques Behind 007's Fabulous Films*.

HALLAM, Julia
Lynda la Plante
 Manchester, Manchester University Press (The Television Series), 2005, 166 pages.
 Sur le travail de l'auteur de polars Lynda La Plante à la télévision.

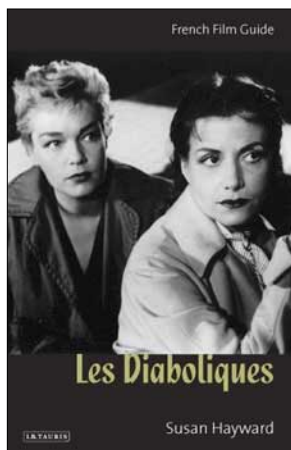
HAYWARD, Susan
Les Diaboliques
 Urbana, University Press & London, I.B.Tauris, 2005, 117 pages.
 Étude de l'excellent film de Henri-George Clouzot, 1955.

LAVERY, David (ed.)
Reading the Sopranos: Hit TV from HBO
 London & New York, I.B. Tauris (Reading Contemporary television), 2006, xii, 260 pages.

LEMONIER, Marc
Sur la piste de Fantômas
 Paris, Hors collection, 2005, 277 pages. Préface de Mylène Demongeot.
 Les coulisses du tournage.

LIARDET, Didier
Chapeau melon et bottes de cuir: au royaume de l'imaginaire
 Marseille, Yris (Télévision en série), 2005, 302 pages. Préface de Honor Blackman.
 À propos des séries *The Avengers* (1961-1969) et *The New Avengers* (1976-1977).

LLOYD, Hughes
The Rough Guide to Gangster Movies
 London, Rough Guides, 2005, 322 pages.
 Le film de gangster pour les nuls...? Une offre que l'on ne peut refuser...



LOTT, M. Ray

Police on Screen: Hollywood Cops, Detectives, Marshals and Rangers

Jefferson (NC), McFarland, 2006, 216 pages.

PFEIFFER, Lee & Dave WORRALL

Le Guide officiel de 007

Paris, Flammarion, 2005, 227 pages.

James Bond au cinéma.

RUCKER, Allen

Entertaining with the Sopranos: A Guide to Special Occasions as Compiled by Carmela Soprano

New York, Warner, 2006, 208 pages.

Livre-gadget : 75 recettes de cuisine de mafieux dont on imagine que la plupart sont à la base de viandes froides !

SIMSOLO, Noël

Le Film noir : vrais et faux cauchemars

Paris, Cahiers du cinéma, 2005, 445 pages.

SKERRY, Philip J.

The Shower Scene in Hitchcock's Psycho : Creating Cinematic Suspense and Terror

Lewiston, Edwin Mellen Press (Studies in History and Criticism of Film, vol. 11), 2005, viii, 409 pages.

TIMMERMANN, Brigitte

The Third Man's Vienna: Celebrating a Film Classic

Wien, Shippen Rock, 2005, 400 pages.

Une célébration du film de Carol Reed, 1949.

TISSERON, Serge

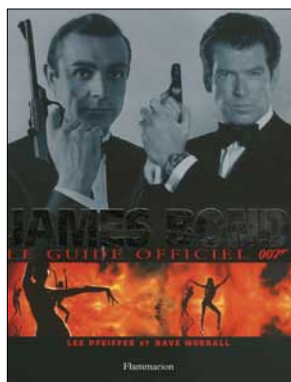
Comment Hitchcock m'a guéri : que cherchons-nous dans les images ?

Paris, Hachette, 2005, 175 pages.

WALKER, Michael

Hitchcock's Motifs

Amsterdam, Amsterdam University Press, 2006, 512 pages.





ENCORE DANS LA MIRE

de

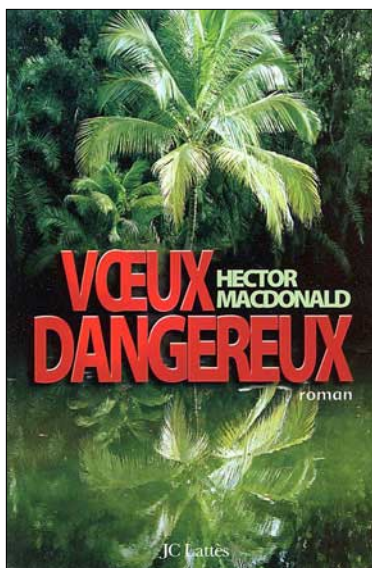
Jean Pettigrew, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

Les malheurs de la vertu...

Hector MacDonald est né au Kenya en 1973. Il vit aujourd'hui à Londres. *Vœux dangereux* est son deuxième roman publié chez Lattès (après *Cortex*, 2001) et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'au milieu de dizaines de polars et de thrillers sans grande originalité (ah, ces éternels tueurs en série...) qui reprennent les vieilles recettes éprouvées, ce récit se démarque par l'originalité de son thème et de ses personnages.

On en sort quelque peu secoué ! L'histoire concerne un groupe de personnages réunis par un même but : soutirer une grosse somme d'argent au richissime Benjamin Hoppner qui s'est exilé quelque part dans la jungle d'une quelconque et anonyme république bananière de l'Amérique centrale. Hoppner a fait fortune dans le commerce des magazines pornographiques. Écœuré par l'hypocrisie de ses compatriotes

qui le condamnent (tout en étant les plus grands consommateurs de porno), il s'est retiré dans la jungle où il a décidé de réaliser la « cité idéale » dont la vie est régimentée par un code moral très strict. Hoppner, qui n'en est pas à une contradiction près, finance des bonnes causes à coups de millions gagnés dans l'industrie du sexe. Mark, le personnage principal, escroc à la petite semaine, Alice, une aventurière au passé trouble et Freddy, un raté manipulateur, décident de tenter le coup. Après un voyage mouvementé, plein de risques (autorités corrompues, terroristes, jungle hostile, guérilleros) ils arrivent dans la cité utopique conçue par Hoppner. Pour obtenir le chèque dont ils rêvent, ils croient qu'il suffit de convaincre le philanthrope de la nécessité de leur entreprise caritative : un orphelinat en Afrique, ou tout autre truc de salut public. Mais ce qu'ils découvrent est terrifiant... Ils sont prisonniers d'un maniaque obsédé par la morale, dans un pays



déchiré par la guerre, avec comme seule planche de salut persuader Hoppner de leur nature vertueuse, au cours d'un test passé sous hypnose. S'ils échouent, ils sont obligés de se suicider ! Leurs chances de réussite étant plutôt minces, ils se retrouvent transformés en gibier humain avec peu de chance de s'en sortir. Si le début est un peu lent, le suspense s'installe dès que les protagonistes arrivent à Miraflorès, la cité de toutes les vertus, qui est aussi le lieu de tous les dangers, située au cœur des ténèbres.

Vœux dangereux (ce titre piteusement banal ne rend pas justice à ce roman) est un récit singulier qui dépeint une descente aux enfers effroyable. La vraie morale de cette histoire machiavélique : il y a des vœux que l'on a intérêt à ne jamais faire... (NS)

Vœux dangereux

Hector Macdonald

Paris, JC Lattès, 2006, 432 pages.



Une intrigue squelettique...

Que se passe-t-il avec Tony Hillerman ? Pendant longtemps, il était un de mes auteurs favoris dont j'attendais chaque nouveau roman avec impatience. Mais depuis quelque temps déjà, je suis beaucoup moins enthousiaste. Il m'arrive de m'ennuyer de ses premiers romans où l'intrigue était centrée sur un seul personnage, Chee ou Leaphorn. On dirait que l'écrivain hésite maintenant quand il s'agit d'attribuer le rôle principal, avec le résultat que l'ensemble se disperse, que l'intérêt s'étirole. *Le Cochon sinistre*, un des derniers parus, ne m'avait guère impressionné. Il en est de même pour *L'Homme Squelette* dont l'intrigue plutôt mince n'est pas très convaincante.

Un jeune Hopi entre chez un prêteur à gages pour y déposer un diamant contre vingt dollars. Une expertise montre que la pierre en vaut en fait vingt mille. Ce diamant provient-il d'un braquage récent commis dans une bijouterie ? Le Hopi est arrêté, mais il clame son innocence : il a reçu la pierre précieuse d'un shaman qui vit en solitaire au fond d'un canyon. On fait appel au lieutenant Leaphorn, à la retraite, parce qu'un autre diamant était déjà apparu dans une affaire de cambriolage dont il s'était occupé dans le temps. Très vite, les enquêteurs découvrent que cette étrange histoire de diamants est reliée à une tragédie aérienne survenue cinquante ans auparavant : un Super Constellation de la TWA était entré en collision avec un DC7 d'United Airlines au-dessus du Grand Canyon. Il n'y avait eu aucun survivant. Parmi les passagers, John Clarke transportait une série de diamants

dans une mallette cadenassée à son poignet. Personne n'a jamais retrouvé les pierres, sauf peut-être le shaman dont parle le jeune Hopi. Pour le savoir, il va falloir retrouver le vieux sorcier... Pendant ce temps, le sergent Jim Chee et Bernadette Manuelito ont décidé de convoler en justes noces. Grand bien leur fasse ! Ils vont peut-être enfin cesser de nous emmerder avec leurs problèmes sentimentaux à la noix ! Mais d'abord, ils devront affronter les pièges qui les attendent au fond du canyon, car ils ne sont pas les seuls à vouloir récupérer la fortune en diamants.

À l'occasion de cette singulière chasse au trésor, Hillerman revisite la vieille légende hopi de l'Homme Squelette. C'est cette dimension mythologique du récit qui le sauve vraiment de la banalité. Sans être passionnant, ni ennuyeux, *L'Homme Squelette* semble écrit sur le pilote automatique avec, en plus, une structure peu commode

qui oblige l'auteur à répéter certains éléments du récit dont la fameuse tragédie aérienne qui est à la base de toute cette aventure un peu tirée par les cheveux. Heureusement, il reste l'ambiance, les décors, les éléments culturels des Indiens, mais la magie n'opère plus comme avant. Hillerman n'étant plus le seul auteur à exploiter cette veine ethnologique, cela n'est même plus original.

L'Homme Squelette est le dix-septième roman dans la série des aventures des policiers navajos. Il est peut-être temps pour Tony Hillerman de passer à autre chose. (NS)

L'Homme Squelette

Tony Hillerman

Paris, Rivages (Thriller), 2006, 222 pages.



Pas si innocent que ça...

S'il existait une médaille d'or dans la catégorie « manipulation subtile des lecteurs », je la décernerais d'office à Harlan Coben, un auteur qui a poussé l'art de l'invraisemblance intelligente jusqu'à des sommets inégalés. Avec en plus une amélioration, un raffinement des techniques qui se précisent d'un roman à l'autre. Son dernier, *Innocent*, est son meilleur... pour le moment. Difficile d'être plus retors, plus surprenant... Mais, luxe suprême, l'auteur de ce thriller diabolique met en scène de vrais personnages, crédibles, nuancés, aux prises avec les raffinements sadiques du destin et de leur passé.

À vingt ans, Matt Hunter est devenu un assassin. Une bête querelle d'étudiant qui tourne mal, une intervention intempestive, un geste de trop et un étudiant perd la vie, un autre sa liberté. Matt est condamné à la



prison. Treize ans plus tard, il a recommencé une nouvelle vie avec Olivia, la femme qu'il aime, enceinte de leur premier enfant. Et puis, un jour, sur son portable, apparaît une vidéo montrant Olivia dans une chambre d'hôtel en compagnie d'un inconnu. Le même jour, il découvre que quelqu'un le suit... C'est le choc ! En l'espace de quelques heures, Matt réalise d'une part que les événements du passé ne peuvent pas toujours être enterrés et, d'autre part, qu'il ne sait pas grand-chose de la femme qu'il a épousée. Cette ignorance quasi-totale du passé trouble et agité de son épouse est peut-être l'élément le plus problématique au niveau de la vraisemblance, plus évidemment un certain nombre de coïncidences heureuses qui contribuent à la bonne progression de cette intrigue menée à un rythme d'enfer. Mais ce maître des manipulations qu'est Harlan Coben intègre tout ça d'une

manière tellement habile qu'il en arrive à endormir notre esprit critique face à ce cocktail explosif de meurtres, de disparitions et de faux-semblants.

Innocent est un roman d'été, mais attention, si comme le veut le cliché, vous le lisez sur la plage, n'oubliez pas votre parasol et quelques litres de crème solaire car une fois plongé dans cette intrigue aux multiples rebondissements vous en oublierez votre environnement immédiat. Galerneau en profitera pour vous offrir un bronzage de première classe et quelques coups de soleil en prime ! Le Coben, vous l'aurez dans la peau. (NS)

Innocent

Harlan Coben

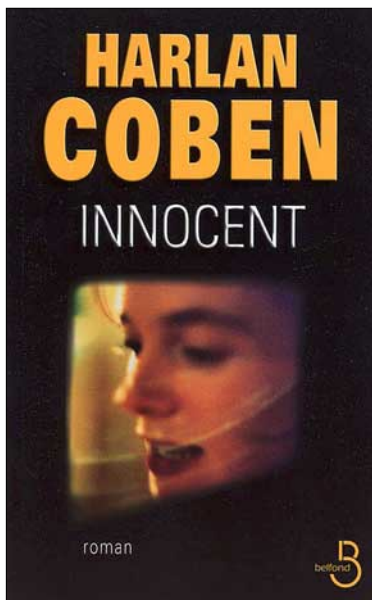
Paris, Belfond, 2006, 392 pages.



Je pense donc je meurs

Hubert Selby Jr a-t-il encore besoin de présentation ? Oui ! Et ce malgré le fait qu'il soit devenu un écrivain mythique au même titre que ses compatriotes américains William Burroughs ou encore de l'*encabané* J.D. Salinger.

Selby est l'auteur du très controversé et médiatisé roman *Last exit to Brooklyn* paru en 1964, un roman qui s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires et qui lui a valu un étourdissant procès pour obscénité. Il y présentait dans un langage très cru une Amérique inacceptable avec sa violence, ses prostituées, sa pédophilie. Ce retentissant morceau de littérature aura sans doute aussi mis à l'écart tous les futurs romans de Selby qui, sans être mauvais, n'ont pas reçu l'accueil et l'attention qu'ils auraient mérité. Notons tout de même au passage



La Geôle (1971) et *Retour à Brooklyn* (1978). Pourtant, Selby aura laissé un autre héritage à notre génération : des fans. Des fans — d'autres disent des imitateurs — comme Chuck Palahniuk (*Fight club*), mais surtout Brett Easton Ellis (*Less than zero*, *American psycho*). Et il y a *Waiting period*, son dernier roman, paru en 2003 juste avant sa mort survenue en avril 2004.

Un ancien combattant veut en finir avec la vie. Ça semble simple. Mais quelles sont les options ? Après plusieurs questions et de franches rigolades, il opte pour le fusil. Or, voilà que le système informatique de l'armurier débloque et que ce dernier demande à notre homme d'attendre cinq jours avant de venir chercher son arme. Cinq jours, c'est long ! On peut penser à toute sorte de chose, en cinq jours... mais pas au suicide. Alors pourquoi pas à tous ceux qui nous font chier ? Quand l'image du type qui travaille aux anciens combattants et

qui emmerde tout le monde se pointe le bout du nez, là on se dit que ce type ne mérite pas de vivre... en tout cas, moins que vous. Et là vous avez le temps de penser à la manière de faire et, du jour au lendemain, vous vous retrouvez soudainement avec un but dans la vie. Il ne manquait plus que cela. C'est à ce moment que vous tuez une première fois. Puis le cafard revient. Vite. Comment vous en étiez-vous sorti la dernière fois ? Un meurtre ! ? Vous vous rappelez que l'habitude vient en mangeant, n'est-ce pas ?

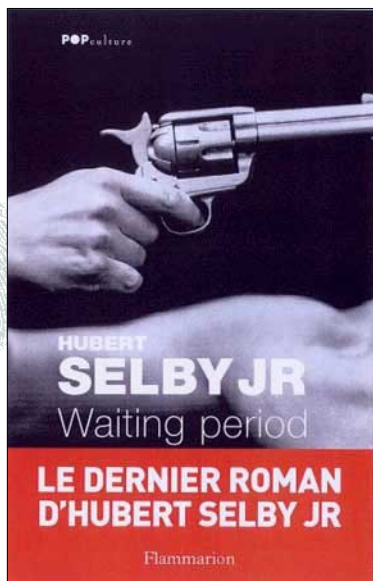
Commençons par les reproches : c'est bavard, très bavard. Écrit au « je », vous en avez pour près de 250 pages d'un mec qui veut se suicider et qui se questionne et qui se répète souvent, la plupart du temps avec le canon de son flingue dans la bouche (vous inquiétez pas, on entend très bien ce qu'il dit). Mais c'est cru ! Les phrases sont comme du bonbon : assassine et franche. Il y aurait, juste avec ce roman, un beau petit florilège de phrases *rentre dedans* à élaborer. Un exemple, un seul... promis : le type met le canon de son fusil dans sa bouche et se dit : « ...argh, dégueulasse comme goût. Bon d'accord, pas tant que ça en fait. Juste un peu gras... métallique. Appuie sur la détente et le goût disparaîtra. » (p. 148) Vous voyez ce que je veux dire ?

Si vous aimez, c'est le temps de prendre connaissance avec le dernier roman d'Hubert Selby Jr. (FBT)

Waiting period

Hubert Selby Jr

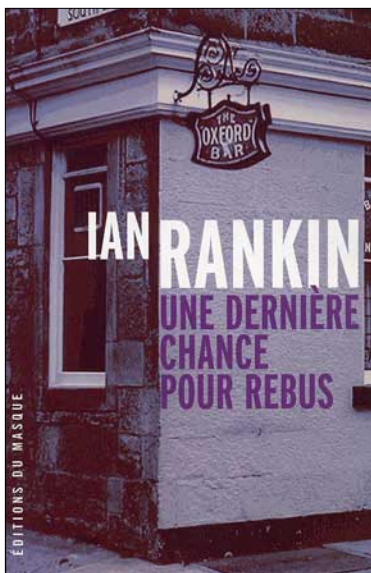
Paris, Flammarion (Pop culture), 2005, 249 pages.



Quand Rebus retourne à l'école...

Une dernière chance pour Rebus, de Ian Rankin, raconte la treizième enquête de cet enquêteur écossais dont les marques de commerce sont la solitude, l'alcool et une tête de cochon. Peu respectueux de la hiérarchie, il n'en finit plus de s'attirer des ennuis. Mais cette fois, il a peut-être franchi une ligne... Pour avoir lancé une tasse de thé à la tête de sa supérieure, Jon Rebus va devoir réapprendre les règles du travail en équipe en retournant sur les bancs de l'Académie de police écossaise. Cette classe spéciale, appelée « le saloon de la dernière chance », regroupe les fortes têtes, les insoumis de divers services. Pour espérer regagner leur poste régulier, les six moutons noirs devront plancher sur le meurtre non élucidé d'un petit voyou de Glasgow. Coïncidence ? Rebus et un autre policier du groupe ont déjà travaillé sur ce cas. Pendant ce temps, la collègue de Rebus, la séduisante Siobhan Clarke, enquête sur l'assassinat d'Edward Marber, un galeriste d'Edimbourg. Les deux enquêtes progressent en un contre-point subtil, avec comme point commun la figure inquiétante d'un caïd de la pègre avec lequel Rebus a des rapports pour le moins ambigus.

Étant un incondicional de Ian Rankin, je lis la plupart de ses romans en une soirée, ou en deux fois. Celui-là m'a donné un peu plus de mal. Ainsi, j'ai pu interrompre ma lecture à deux ou trois reprises sans être vraiment impatient de connaître la suite. Mauvais signe... Le problème de ce livre, c'est sa trop grande complexité. Il y a un nombre impressionnant de personnages puisqu'on a affaire à au moins deux équipes d'enquêteurs, auxquels sont mêlés à l'occasion des flics d'ailleurs. Cela demande



une attention soutenue et ralentit le rythme de cette intrigue qui traîne parfois des pieds. Trop de personnages, donc, mais surtout trop de personnages au pub où l'on élucide à tour de bras tout en discutant des enquêtes en cours ou, plus souvent, de l'air du temps. Et bien sûr, il y a l'éternel problème qui affecte de plus en plus souvent les intrigues du polar contemporain : les coïncidences heureuses, les liens *inattendus*, surprenants, entre les personnages et les différentes enquêtes. À la fin, tout se tient, pour former une sorte de récit global cohérent malgré les fortes probabilités du contraire dans la vie de tous les jours.

Une dernière chance pour Rebus n'est d'aucune façon un mauvais roman. Disons qu'il souffre un peu d'obésité et qu'une cure d'amaigrissement n'aurait pas nui. (NS)

Une dernière chance pour Rebus

Ian Rankin

Paris, Le Masque, 2006, 524 pages.



Le bon temps des radios-théâtre

Après le succès connu en 2004 avec la parution de *On ne tue pas pour s'amuser*, les éditions Cheminements misent de nouveau sur les textes radiophoniques de Fred Kassak. En effet, la publication de *Assassins et noirs desseins* devrait réjouir les amateurs de radio-théâtre, mais aussi les lecteurs qui aiment voir leurs histoires policières fortement teintées d'humour.

Neuf textes composent ce recueil, dans lequel on retrouve en alternance des textes radiophoniques et des énigmes policières. Il y a l'histoire de cette femme extraordinairement jalouse qui soupçonne tellement son mari de la tromper que ce dernier se met effectivement en défaut vis-à-vis de celle-ci avec sa secrétaire et une amie de longue date. Comme s'il n'en avait pas

assez d'une seule femme jalouse, le pauvre homme est assailli par la jalousie de ses deux maîtresses. Certaines d'entre elles devraient-elles disparaître ? Il y a aussi celle du comptable qui perdra son emploi dans une prochaine fusion et qui commence à coucher avec la femme du patron afin de savoir quel comptable des deux maisons fusionnées restera en poste. Mais lorsque la dame apprend qui il est réellement, elle décide de se venger en élevant l'autre comptable contre son amant. Mais chez Kassak, tout ne se déroule pas normalement. Qu'arriverait-il si les deux comptables devenaient, par de curieux hasards, les meilleurs amis du monde ?

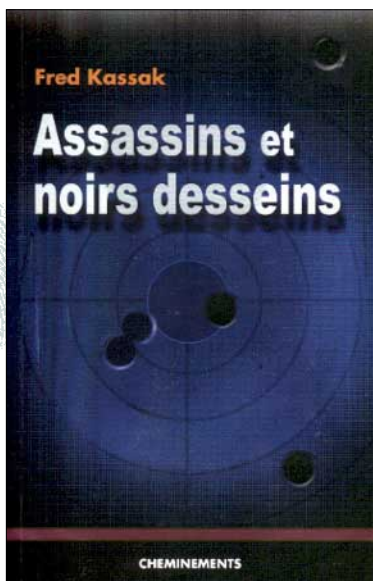
Il y a tout cela et beaucoup plus dans ce recueil de Kassak. Bien sûr, il y a un peu une nostalgie à lire ce genre de texte disparu de la circulation aujourd'hui, mais entre les mains d'un auteur expérimenté comme Kassak, la magie marche encore et on se laisse volontiers séduire. En fait, qu'elles soient contemporaines, on se sent un peu comme dans un recueil de nouvelles d'époque.

Rappelons que Kassak a reçu le Prix mystère de la critique pour *Nocturne pour assassin* et le Grand prix de littérature policière pour *On n'enterre pas le dimanche*. À recommander à ceux qui aiment les récits d'enquête, les radios-romans, les relations de couples un peu tordues... et l'humour. (FBT)

Assassins et noirs desseins

Fred Kassak

Le Coudray-Macovard, Cheminements
(Chemin noir), 2006, 302 pages.



Harry Cole et les nazis

J'ai fait la connaissance de Harry Cole, un personnage créé par l'auteur norvégien Jo Nesbo, dans *Rouge-Gorge* (Gaïa, 2004), un des meilleurs romans de l'année où il était question du passé nazi de la Norvège et des volontaires norvégiens engagés dans les terribles S.S. (thème repris en version suédoise par Henning Mankell dans *Le Retour du professeur de danse*). Harry Cole revient dans *L'Étoile du diable* qui, malgré les apparences, j'aime autant vous prévenir tout de suite, n'est pas une *banale* histoire de tueur en série de plus. Jo Nesbo est un auteur trop subtil pour tomber dans les clichés et les ornières du polar commercial standard. *L'Étoile du diable* est un excellent roman noir doublé d'un récit de procédure policière qui rappelle les meilleures enquêtes de John Rebus, de Ian Rankin.

Quand le récit commence, Harry Hole est au bout de son rouleau. Le meilleur policier d'Oslo se noie dans l'alcool et la déprime depuis que sa collègue Ellen Gjelten a été tuée dans une opération risquée. Deux choses vont empêcher Harry Cole de plonger définitivement : des cadavres sont retrouvés aux quatre coins de la capitale norvégienne. Le *modus operandi* est toujours le même : l'ablation de l'un des doigts des victimes et la présence à proximité des corps mutilés d'un diamant rouge taillé en forme d'étoile et d'un pentagramme, symbole occulte plus connu sous le nom « d'étoile du diable ». Tous ces meurtres portent la signature d'un tueur en série, une catégorie de meurtrier avec laquelle les flics d'Oslo sont peu familiers. Par ailleurs, Harry Cole est persuadé qu'un de ses collègues, le flamboyant et prétentieux Tom Waaler, est directement impliqué



dans le meurtre de sa collègue. Il est décidé à le démasquer, coûte que coûte. Mais son comportement erratique, son défi de l'autorité ainsi que ses beuveries mémorables ne vont pas lui faciliter la tâche.

Si vous n'avez jamais lu de roman de Jo Nesbo, *L'Étoile du diable* est un excellent prétexte pour découvrir un auteur de première classe à mettre dans la même classe que Michael Connelly, Ian Rankin, Henning Mankell et quelques autres.

Je terminerai en soulignant l'excellente qualité des titres parus dans la Série Noire depuis qu'elle a changé de format. Celle que je considérerais, il n'y a pas longtemps, comme la collection la moins intéressante, la plus bordélique, avec des choix d'œuvre parfois surréalistes, est devenue en l'espace de quelques mois une de mes séries favorites qui nous propose des auteurs de talent, dans une gamme variée de titres. Jo Nesbo, Thomas H. Cook, Thomas King, Matti Yrjänä Joensuu, Ken Bruen, Newton Thornburg,

c'est pas de la petite bière, mais du gros calibre. On en redemande ! (NS)

L'Étoile du diable

Jo Nesbo

Paris, Gallimard (Série Noire), 2006, 488 p.



Helsinki ou Hell City?

Harjunpää et le prêtre du mal est le quatrième roman du finlandais Matti Yrjänä Joensuu à paraître dans la Série Noire. Mais pour moi, c'est un premier contact avec une œuvre de cet écrivain atypique et je me promets bien de récidiver. Joensuu, un inspecteur divisionnaire au sein de la brigade criminelle d'Helsinki, a écrit une douzaine de volumes mettant en scène Timo Harjunpää, inspecteur principal dans la capitale finlandaise, qui assiste impuissant à la décomposition d'une société finlandaise de plus en plus brutale (tout comme le fait le commissaire Wallander, de Mankell, en Suède !).

Le thème de ce roman n'est pas très original : un illuminé qui se prend pour un gnome au service de la Tellurienne, sa divinité suprême, s'est mis en tête de faire le ménage de la planète, de nettoyer le vice et la pourriture. Pour accomplir les sacrifices exigés par la déesse, il pousse ses victimes sous les roues du métro. Le tueur fou du métro, voilà qui n'est vraiment pas neuf... L'intérêt de ce roman est ailleurs. Dès les premières pages de ce récit noir, on entre dans un monde de cauchemar, habité par des monstres. Certains de ces monstres sont issus des contes et légendes nordiques, alors que d'autres sont tragiquement humains. Pendant quelques pages on baigne dans une atmosphère étrange, onirique,



avec une écriture poétique puis, soudain, au chapitre suivant, on revient sur terre, avec des flics aux prises avec un tueur fou et, en parallèle, les démêlés familiaux et sentimentaux d'un écrivain célèbre qui traverse un terrible divorce. Le portrait que fait l'auteur de certains personnages est tout simplement terrifiant. Par ailleurs, la touche fantastique revient avec le tueur qui possède des pouvoirs de persuasion hypnotiques dont il use et abuse avec des résultats meurtriers. Autre point fort de ce récit : le dénouement, en trois étapes, échappe aux conventions du genre. Le grand mérite de Joensuu, un auteur qui a un style bien particulier, c'est d'avoir écrit une œuvre noire, forte, exotique, onirique et originale malgré sa thématique convenue. À découvrir, si ça n'est déjà fait... (NS)

Harjunpää et le prêtre du mal

Matti Yrjänä Joensuu

Paris, Gallimard (Série Noire), 2006, 360 p.



Fascinante et noire Islande...

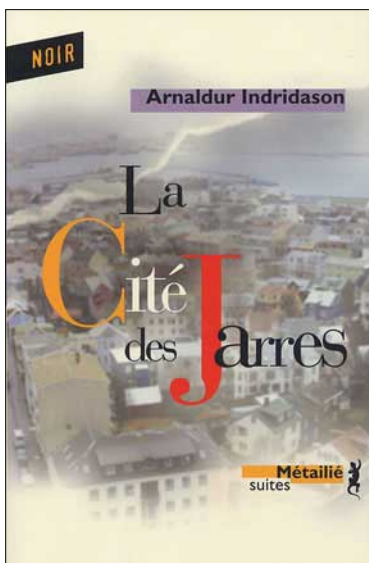
Comme vous, je connaissais les images de cartes postales qui caractérisent l'Islande : des glaciers majestueux, des fjords sauvages, des volcans aux volutes sulfureuses, des sources d'eau thermale... Petit pays peu peuplé, terre magique aux jours comme aux nuits éternels de l'été ou de l'hiver, le seul nom de sa capitale, Reykjavik, rappelle que nous sommes au nord (tout le *Iceland*, le « pays de la glace », est plus haut que la baie d'Hudson). Or, cette terre, colonisée il y a 800 ans par les Scandinaves (d'où les noms aux consonances qui rappellent celles des grandes sagas), abrite une société occidentale tout à fait moderne, une société, donc, aux prises avec une multitude de maux, dont la violence, la drogue et la prostitution.

Arnaldur Indridason est Islandais mais, comme tout bon auteur de littérature policière, il aime explorer les facettes sombres de l'humanité. Et cette exploration débute avec son inspecteur Erlendur qui, à l'instar des Wallander et des Rebus de cette terre, est plutôt coléreux, têtue, en froid avec sa hiérarchie et affublé d'une vie affective totalement dysfonctionnelle : il a quitté sa femme il y a plus de vingt ans, la laissant seule avec deux enfants en bas âge, un garçon et une fille qu'il revoit depuis qu'ils ont grandi, le premier ne voulant rien savoir de son père, la seconde, devenue junkie et prostituée, cherchant surtout à lui soutirer de l'argent.

C'est dans cette ambiance personnelle difficile qu'Arnaldur, dans *La Cité des jarres* (qui précède *La Femme en vert*), entreprend une enquête sur la mort d'un vieil homme,

Holberg, assassiné chez lui à l'aide d'un lourd cendrier. Ce qui ressemble à un simple vol — malgré l'étrange message trouvé sur place : *Je suis lui* — prend une autre tournure quand on découvre, dans l'ordinateur de Holberg, une impressionnante quantité de matériel pornographique et, habilement dissimulée sous un tiroir, la photo de la tombe d'une enfant de quatre ans.

Petit à petit, de façon opiniâtre, Erlendur, accompagné de son équipe, Sigurdur Oli et Elinborg, remonte une étrange piste. Il y a d'abord le passé de ce Holberg à reconstituer, et ce qu'ils découvrent n'est pas rose du tout. L'homme était une vraie crapule, toujours mêlé à des affaires louches, à des viols, etc. Et puis il y a la tombe, dont on trouvera l'emplacement, et la douloureuse décision d'Erlendur de faire exhumer le corps de la petite, décédée d'une tumeur au cerveau (s'en suit une scène d'autopsie particulièrement éprouvante et une découverte de taille : le cerveau de la fillette a été volé !)



À partir de là, je vous l'assure, vous n'aurez plus moyen de laisser tomber le livre, qui vous fera passer par toutes les gammes du noir avant de vous laisser complètement démoli par la charge émotive qui se dégage des pathétiques révélations finales — je ne vous en dis pas plus afin de ne pas déflorer votre lecture.

C'est bien parce que j'ai adoré *La Cité des jarres* que j'ai entrepris sitôt après *La Femme en vert*. Je voulais savoir, entre autres, comment allait évoluer la vie privée d'Erlendur. Ah la la ! Sa situation ne s'améliore pas du tout ! Sa fille, Eva Lindt, qui se révélait enceinte dans le précédent roman, joint au début de celui-ci son père sur son cellulaire pour lui laisser un message de détresse. Mais Erlendur arrive trop tard et c'est affalée dans la neige, à quelques centaines de mètres d'un hôpital, qu'il la trouve enfin, au bord de la mort, comateuse. Tout au long du roman, Erlendur ira visiter sa fille

dans sa chambre, ce qui ponctuera de façon émotive l'enquête. Pour lui parler — même s'il n'est pas certain qu'elle l'entende — de son enquête, de lui, d'elle, pour tenter d'exorciser sa vie qu'il considère avoir gâchée, pour tenter de réparer le mal qu'il a fait à ses enfants en les quittant en bas âge, pour comprendre la raison qui pousse Eva Lindt à détruire sa propre vie avec une telle détermination... mais attention : il y a aussi une intrigue policière, dans *La Femme en vert* !

En fait, tout débute avec la découverte d'un os humain, qui provient d'un site où s'érigeront de nouveaux appartements. Pendant qu'une équipe d'archéologues s'active à dégager un squelette (ils sont d'une lenteur à faire damner Erlendur), l'inspecteur tente de comprendre ce qu'il y avait à cet endroit il y a plusieurs décennies, mais aussi, avec son équipe, de retrouver une femme habillée en vert que certaines personnes ont aperçue errant non loin de là.

Et il y a la deuxième trame, celle qui relate ce qui s'est passé voici bien longtemps. Indridason y montre son talent pour le noir en esquissant l'extraordinaire portrait d'une femme battue par un mari tortionnaire : c'est révoltant, sordide, terrifiant. Le tout s'articulera de façon émouvante avec la trame principale à la toute fin du livre.

Deux romans d'une remarquable intensité, et un inspecteur (une ville, un pays !) qui vient nous chercher aux tripes. (JP)

La Cité des jarres

Arnaldur Indridason

Paris, Métailié (Suite nordique), 2006, 286 pages.

La Femme en vert

Arnaldur Indridason

Paris, Métailié (Bibliothèque nordique), 2006, 298 pages.

